

L'ÉBRANLEMENT
D'ISRAËL

SHMUEL TRIGANO

L'ÉBRANLEMENT D'ISRAËL

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE JUIVE

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-052401-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Vous serez des étrangers – habitants avec Moi.

Lv 25,23.

Il n'y a pas tant de différence entre l'antisémite et le démocrate. Celui-là veut [...] détruire [le Juif] comme homme pour ne laisser subsister en lui que le Juif, le paria, l'intouchable; celui-ci veut le détruire comme Juif pour ne conserver en lui que l'homme, le sujet abstrait et universel des droits de l'homme et du citoyen.

Jean-Paul Sartre,
Réflexions sur la question juive.

Politique d'abord !

Le lecteur découvrira dans ce livre deux versants de tonalité fort différente. Cette curiosité est à l'image du cheminement intellectuel et politique auquel il fait écho. Depuis le milieu des années 1970, l'auteur n'a pas cessé d'analyser, au besoin de critiquer, les évolutions de la vie juive et de la politique israélienne. Le sionisme représente à ses yeux un moment capital du destin et de la continuité de l'homme juif et, en même temps, limité parce qu'il ouvre sur une époque encore inédite, comme s'il était le tremplin d'une immense espérance qu'il ne peut satisfaire à lui seul...

Sur le plan du conflit israélo-arabe, l'auteur a cru en la paix et dans le dialogue avec l'autre, en des temps où cela n'allait pas de soi. Il a pris part aux premières rencontres israélo-palestiniennes (notamment le Symposium de *New Outlook* de Washington, en 1979). Il a contribué d'un long article au numéro pionnier des *Temps Modernes*¹, « La paix maintenant ? ». Il a soutenu silencieusement le processus d'Oslo, malgré sa perplexité. Que n'a pas fait le monde juif pour encourager la paix ?

La deuxième intifada a ébranlé durablement cette disposition. Aujourd'hui, alors que le peuple juif se voit confronté à une dénégation de sa dignité historique sur la scène internationale, il lui apparaît clairement que les artisans de la paix ont trop eu tendance à négliger ses intérêts légitimes, la dimension *politique*

1. « Lieu. Projet pour une problématique juive de la paix », *La paix maintenant ? Colloque israélo-palestinien. Opinions, documents*, in *Les Temps Modernes*, n° 398, septembre 1979, p. 534-571.

de son existence. Pour avoir trop épousé la cause de l'autre camp et pas assez la leur, ils ont couru le risque de laisser accroire qu'ils avaient renoncé à eux-mêmes, au point de se retrouver dupes de leur bonne foi. C'est la leçon que les esprits sensés ont tirée du tournant de l'année 2000-2001, à l'écoute des discours du monde arabe et de l'Occident.

« Politique après ! » s'exclamait Levinas dans la même livraison des *Temps Modernes*. C'est le contraire que l'auteur veut marteler aujourd'hui. « Politique d'abord ! » La paix ne se fera pas dans la renonciation à soi-même du peuple juif. On ne peut plus attendre de lui qu'il se sacrifie à nouveau sur l'autel des vœux pieux d'une vie internationale hypocrite.

Cependant, et c'est le second versant de ce livre, l'assomption de cette dimension fondamentale ne peut pas être la finalité absolue de l'existence juive, portée par un appel, une vocation, une réalité concrète à portée universelle. Preuve est donnée par l'étrange effervescence planétaire autour d'un État de cinq millions d'Israéliens, d'un peuple de treize millions de personnes, d'un lambeau de terre de 20 000 km².

La crise contemporaine ne remet pas seulement en cause le rapport du monde à Israël, elle questionne fondamentalement le rapport des Juifs à eux-mêmes et donc aux autres. Les prises de position incendiaires de publicistes juifs contre leur propre appartenance en témoignent amplement. Il faut comprendre ce qui se trame là, à la fois de douloureux et de significatif d'une crise plus profonde, au plan même du projet historique de la modernité juive. C'est là que se situe le nœud de la question juive. C'est l'objectif du second versant de ce livre que de penser comment l'« après » de la politique pourrait s'inscrire dans le « politique d'abord ! ».

Un double vertige

Un sentiment très fort s'est emparé des Juifs depuis les troubles consécutifs à la deuxième intifada des années 2000-2001. Ils ne sont pas près de l'oublier, quel que soit l'avenir de cette région tourmentée par un conflit unique en son genre. Tout un pan inconscient de leur condition contemporaine s'est dévoilé à cette occasion, en leur intimant la révision déchirante de beaucoup d'idées reçues et de certitudes acquises. De ce point de vue là, c'est un tournant historique qui s'est produit, dont on commence à peine à percevoir l'impact.

C'est la réalité physique autant qu'humaine de l'existence juive contemporaine qui a en effet vacillé, symboliquement – c'est un fait –, mais pas encore totalement en pratique – c'est un espoir et une des raisons qui expliquent ce livre et pourquoi il y a encore quelque chose à dire et à faire. Le décor d'une tragédie est néanmoins planté, le scénario est écrit, il n'y manque plus que les acteurs qui les mettent en œuvre.

L'État d'Israël est perçu par la majorité des Juifs comme la clef de voûte de leur sécurité et de leur dignité. Ce n'est pas un sentiment excessif. Après la destruction massive du judaïsme européen dans la Shoah et la disparition des foyers millénaires du monde sépharade, ils ont vu en lui l'axe symbolique de la continuité juive, l'abri réel où ils pouvaient éventuellement se réfugier, le facteur de la dignité retrouvée des parias qu'ils étaient aux yeux de l'humanité. Pour la première fois depuis vingt siècles, ils y ont fait l'expérience qu'ils pouvaient changer leur histoire dans le sens de la libération. Une des découvertes les plus bouleversantes qu'ils ont faites durant ce siècle est en

effet l'incapacité de la citoyenneté démocratique à les protéger contre l'adversité.

Or, ce que les événements de l'hiver 2000-2001 leur ont montré, c'est que ce bastion de confiance et d'honneur, Israël, était éminemment fragile. La trahison palestinienne de l'esprit du processus d'Oslo a rendu la menace sur son existence omniprésente, non maîtrisable, insinuée dans les moindres recoins d'une société ouverte, du fait du mélange des populations et de la disparité numérique entre Juifs et Arabes, au point de lui imposer sa loi, son rythme d'existence, sans tanks ni avions. Un fait plus grave est aussi apparu : le peuple israélien lui-même souffrait d'une anémie qui le minait. Durant ces jours où Ehud Barak pratiquait une politique d'« apaisement » à la Chamberlain, le sommet de l'État a semblé terriblement déserté : les ultimatums se multipliaient sans jamais être mis à exécution tandis que la base craquait de tous côtés, ravagée par des dissensions internes qui donnaient voix à une légion d'Israéliens clamant leur désir de rompre avec l'histoire et le peuple juifs.

Les Arabes avaient quelque raison de penser, comme le mufti de la mosquée d'El Aksa, que la société israélienne était sur le point de s'effondrer et qu'il fallait lui porter l'estocade finale. C'est ce qu'ils avaient cru comprendre dans le retrait unilatéral d'Israël du Sud-Liban. Cependant, il y avait plus que les faits : les attitudes et le regard des autres, la réception par le monde de ces événements. C'est dans la lumière glaciale de ce regard que les Juifs ont vu s'ouvrir sous leurs pieds un abîme sans fond. On analysera dans l'avenir l'étrange système de désinformation qui s'est mis en place à cette occasion. Plus que de l'interprétation erratique des événements par le discours dominant, c'est du regard, déséquilibré, malintentionné, porté spontanément et massivement sur eux qu'il s'agit. L'excès, la mauvaise foi systématique, la manipulation rhétorique, la considération sélective des circonstances sont en cause. Quoi que l'on puisse penser de la politique israélienne, ou de quelque pays que ce soit, la critique n'est légitime et recevable que lorsqu'elle dissocie l'acte condamné de l'être qui l'a accompli. Or, dans le cas présent, l'être semble avoir été emporté avec l'acte stigma-

tisé, comme nous le démontrerons. Et de quel acte s'agit-il ? C'est là aussi la question, car Israël ne peut être seul sur la sellette de l'accusé. L'incroyable refus par les Palestiniens des propositions, pourtant défaitistes, de Barak a jeté une ombre ténébreuse sur le désir de paix des Arabes. La résurrection du « droit au retour » des « réfugiés » est le signe d'une dénégation fondamentale du droit légitime et légal d'exister d'Israël, fondé sur l'évidence de son histoire et les dispositifs du droit international.

Les Juifs ont ressenti très profondément que le monde était à nouveau prêt à les abandonner à l'adversité, à assister, impassible, à une autre catastrophe, soixante ans après les avoir abandonnés à la furie nazie. Aujourd'hui, désormais, ils savent qu'une tragédie de ce type-là est encore possible. Et cela change tout du regard qu'ils peuvent porter sur l'existence et leurs contemporains. La certitude que la mémoire de l'irréparable était entrée dans les consciences s'est érodée, si proche de toutes ces « repentances » qui se sont multipliées un peu partout. Il semble, bien au contraire, que plus ces cérémonies de la mémoire se sont propagées, plus la propension à stigmatiser les Juifs s'est approfondie, comme si le sentiment de responsabilité ou de culpabilité avait été assigné à tous ces monuments inertes, inaugurés en grande pompe, tandis que se voyait libérée la capacité d'exclure à nouveau les Juifs en toute « moralité ». Que la conscience collective soit capable d'une telle désertion malgré la leçon de l'histoire ne peut que conduire à miner la confiance que l'on peut placer en elle.

Une inquiétude terrible a ainsi submergé la conscience juive, qui s'apparente au sentiment que l'on peut ressentir quand on est l'objet d'une trahison. Le mot est très fort. Ce sentiment émerge toujours dans la conscience sous le coup d'une stupéfaction : on découvre alors qu'un pan de la réalité nous était caché par notre interlocuteur le plus proche. Un aspect obscur de sa personnalité se dévoile, une seconde nature qui travaillait souterrainement le rapport confiant et direct que nous croyions entretenir avec lui. Cette strate obscure transparait alors à travers le visage de composition que l'on connaissait pour se manifester dans sa nudité.

Le rapport avec le monde que les Juifs ont restauré après guerre – et qui était la condition de leur retour dans l’humanité au sortir de l’enfer et de la déréliction – s’en trouve aujourd’hui tout ébranlé¹. Leur condition paria, en butte à l’hostilité de tous, avec tous ses stigmates, pourrait donc se reconstituer d’un coup de baguette magique, malgré ce qui s’est passé ! Tel est le message subliminal qui se dégage des événements de l’année 2000-2001 et qui a déchiré en un éclair la conscience juive.

Le sentiment de trahison ne naît pas seulement à l’égard de l’Occident qui semble dénier la légitimité d’Israël, dans la critique « démocratique » de sa politique. Il découle également de la volte-face des Palestiniens au sein du processus d’Oslo qui, du coup, rétrospectivement, pourrait n’avoir été à leurs yeux qu’une terrible ruse tactique pour tromper la vigilance d’Israël afin de mieux le frapper au moment propice : une fois introduits dans une place inexpugnable. C’est ce que disait déjà Yasser Arafat, le 10 mai 1994, à Johannesburg, en Afrique du Sud, juste après avoir signé ces accords, et que le narcissisme des négociateurs israéliens avait négligé de prendre en considération. Son objectif, en signant les accords d’Oslo, y déclarait-il, était « le *djihad* [...] en vue de libérer Al Kods », comparant ces accords à la ruse de Hudaibya, la trêve conclue par le prophète Mahomet avec des tribus de La Mecque, alors qu’il était en position de faiblesse, et qu’il brisa dès qu’il devint plus fort. La trahison s’éprouve aussi au sein même d’Israël : la diplomatie secrète menée par Ehud Barak et son entourage, mais aussi, déjà, celle qu’avait menée Itzhak Rabin, ont éveillé le soupçon d’une partie du peuple juif à l’égard du camp idéologique rival, accusé de l’avoir trahi.

Les Juifs se tenaient au-dessus d’un abîme et ils ne le savaient pas. Ils croyaient que l’État juif avait changé quelque chose dans leur condition paria et ils la réexpérimentent, comme si elle était restée intacte, même si c’était dans des habits de luxe. Puissants et parias. Reconnus comme exclus. Et, du coup, s’impose à eux l’idée que leur condition serait bien pire s’ils n’avaient pas

1. Cf. l’annexe « Excursus français », qui analyse ce point-là sur le plan français.

derrière eux le symbole de l'État d'Israël. Dans quel abandon international seraient-ils jetés ! Ce cauchemar ne peut même pas être pensé. Déjà avec Israël, en lequel ils voyaient le garant le plus sûr de leur continuité et du retour dans le sein de l'humanité, c'est l'expérience de l'exclusion qui se voit reconduite ! Qu'en serait-il s'il venait à disparaître ? C'est cette éventualité qui, parmi tous ces événements, a clignoté une fois pour toutes et pour longtemps dans un ébranlement intérieur qui ne cesse pas.

Deux béances se sont ouvertes sous eux : dans leur rapport au monde et aux hommes et dans leur rapport à eux-mêmes. Un double vertige. C'est ce sentiment, vilipendé de toutes parts, assimilé à de l'hystérie, que nous nous proposons de reconnaître et d'analyser à travers les notions qu'il charrie et qui, le plus souvent, se contredisent en une bataille chaotique. Cet effort passe par une restauration du récit de l'histoire et de la réalité. C'est effectivement dans une narration erronée des faits que s'enracine avant tout l'exclusion d'Israël à l'œuvre de toutes parts. Toutes les procédures mentales et rhétoriques qui servent cette finalité sont gouvernées en profondeur par un seul principe : l'impasse sur la condition des Juifs comme sujets de l'histoire légitimes et libres, une condition que nous définissons comme celle de « peuple juif », car il n'est de présence dans l'histoire d'une humanité composée de peuples que pour un peuple. Comme on le verra, c'est ce peuple qui a toujours été en jeu dans le destin de parias des Juifs. Nous y avons identifié le critère de notre analyse.

Mais il est aussi une autre notion qu'il faut clarifier, celle de paria, en retournant la perspective et en se demandant ce qui, dans l'être juif, pourrait favoriser cette mise à part, du moins prêter le flanc à la fois à l'exclusion et à cette si pathétique dénégation de soi de nombreux Juifs. L'hiver 2000-2001 nous a donné en effet à voir amplement ce spectacle pitoyable. Derrière la condition du paria se profile, c'est notre thèse, une condition inhérente à l'identité juive que nous abordons par le biais de la notion d'« étrangeté », une notion à travers laquelle nous faisons allusion à beaucoup de dimensions complexes de l'être juif qui conjuguerait paradoxalement l'étrangeté au monde

et la résidence pleine et entière en son sein. Il y a là, à notre sens, l'axe de la condition juive, à la source d'un certain type de rapports réciproques du monde et du peuple juif, selon qu'elle est assumée activement ou refoulée.

Le drame des Juifs serait le drame de l'étrangeté dans le monde de l'enracinement. C'est dans cette lumière que ce livre tente un réexamen de la situation historique présente en ouvrant l'horizon à l'invention d'une *politique de l'étrangeté*. Une toute autre philosophie de l'histoire juive devient alors possible.

PREMIÈRE PARTIE

LE SCANDALE

1

Le refus du peuple juif

La deuxième intifada a vu la naissance d'un nouveau type de guerre, une guerre dans laquelle la moralité devient une arme plus puissante que les canons. De tout temps, le caractère moral et donc « pro-humain » de la guerre a été invoqué par les belligérants, mais toujours comme un accompagnement rhétorique de leur combat armé, une sorte de justification idéologique de leur agression ou de leur autodéfense. Tout en invoquant la morale, ils reconnaissaient la violence exercée dans le combat. C'est comme si l'homme éprouvait le besoin de « justifier » ses actes en invoquant le bien alors même qu'il se livre à un acte violent et nécessairement meurtrier. Le bien reste irréductible pour la conscience humaine, même plongée dans le mal. Avec cette phase du conflit israélo-arabe, cependant, les Palestiniens ont franchi un seuil : les hommes y sont devenus eux-mêmes, dans leur corps et leur âme, les armes, les projectiles qu'on lance sur l'ennemi. L'humanité de l'homme y est devenue l'arène et l'instrument du combat.

La déshumanisation d'Israël : l'enfant-martyr

Le phénomène le plus marquant de la première année de la guérilla palestinienne fut sans aucun doute, de ce point de vue, l'utilisation des enfants dans le combat de rues. C'était une invention, en effet. Jusqu'alors, on connaissait les enfants-

soldats, enrôlés de force dans les conflits endémiques de l'Afrique, mais ces enfants portaient des armes et commettaient des atrocités. On n'avait jamais vu de bataillons d'enfants aux mains nues défier et affronter avec des pierres des soldats armés de façon sophistiquée. C'est ce que les caméras du monde entier ont avant tout immortalisé, construisant ainsi la scène absolue de ce conflit. Ses coulisses ont été escamotées, car, derrière ces murs d'innocents manipulés, se pressaient en effet de véritables armadas. Tous les observateurs savent que, protégés par les enfants, se tenaient à l'arrière des « policiers » armés, tirant sur les soldats israéliens et, plus en amont, tout un système d'éducation (financé par l'Europe unie !) endoctrinant une génération entière en vue du sacrifice et de la mort – et pas du kamikaze, comme on l'a dit. Dans la guerre américano-japonaise qui a vu naître sa version contemporaine, le « kamikaze » a toujours visé en effet des objectifs militaires et non civils, alors que le but immédiat du kamikaze islamique, et en l'occurrence palestinien, est au contraire de tuer le maximum d'êtres humains...

La figure du kamikaze n'est cependant que le revers de celle de l'enfant voué à la mort. Peut-être est-ce par le biais de l'« innocence » propre à l'enfance que l'on peut comprendre cet alliage contre nature qui associe l'enfant à la mort ? Le but ultime du kamikaze islamique consiste en effet à accéder au paradis, à bénéficier à nouveau de l'innocence originelle à travers la purification qu'est censée apporter la mort : à redevenir un enfant, protégé des miasmes de la vie adulte. L'enfance se voit alors dans cette perspective vouée à un martyr bénéfique. « Nous devons éduquer nos enfants dans l'amour du *djihad* et du combat pour la gloire d'Allah », proclame le mufti de Gaza, le Sheikh Ibrahim Al Mahdi¹. « Plus jeune est le martyr, plus je l'estime et le respecte. Les mères sacrifient leur rejeton par amour de la liberté. C'est une grandiose manifestation de la puissance de la foi », surenchérit le mufti de Jérusalem, Ikrama Sabri. Les interviews traumatisants où l'on voit des mères pales-

1. Sermon du vendredi, prononcé à la mosquée du Sheikh Ijlin de Gaza et retransmis en direct par la télévision palestinienne le 6 juin 2001.

L'Idée de création, la question de l'origine
In Press, 2001

Rigueur et passion
Avec Stéphane Courtois et Marc Lazar
Le Cerf, 1994

La Religion comme science
Avec Jean Baumgartner
Le Cerf, 1994

Les Figures du Messie
Avec Claude Cohen-Boulakia
In Press, 1998

Emmanuel Levinas, philosophie et judaïsme
Avec Danielle Cohen-Levinas
In Press, 1999

La Mémoire sépharade
Avec Hélène Trigano
In Press, 2000

RÉALISATION: I.G.S. CHARENTE PHOTOGRAVURE À L'ISLE-D'ESPAGNAC (16)
IMPRESSION NORMANDIE-ROTO IMPRESSION S.A. À LONRAI (61250)
DÉPÔT LÉGAL: AVRIL 2002. N° 52401 (XXXX)